

La fin d'une époque

Cette rubrique clôturera notre dossier vacherin.

Le soussigné a connu cette situation étonnante où le vacherin a fait partie intégrante de sa vie pendant 40 ans. De 1947, date de sa naissance, à 1987, année cruciale où le problème listériose va changer complètement le métier.

Son père, né en 1910, était laitier au village des Charbonnières. Il le fut dès ses 20 ans à peu près, en 1930, à 1964, soit pendant 34 ans. En cette période ce fut la fabrication du fromage et des vacherins. Dès après ce père transféra son commerce de vacherin en son propre domicile à côté du collège pour poursuivre ses activités d'affineur tout en reprenant le petit train de campagne qu'il possédait.

Le soussigné, son fils troisième, avait six ans quand il accompagnait déjà un employé de son grand-père, Roger Favre, qui s'en allait chaque fin d'après-midi livrer les fardeaux apprêtés à la laiterie à la gare du Pont. Pour cela ce brave Roger venait chercher la jument et le cabriolet à notre domicile. On le voit encore qui attelait la Bichette dans une carriole à quatre roues cerclées, avec le banc à l'avant et le pont à l'arrière garni de rambardes afin que le chargement demeure en place. Cet engin était entreposé dans l'endroit de la maison que l'on appelait « la remise ». Là où devait reculer la jument pour être attelée, le sol n'était pas de ciment comme sur les côtés de cet espace, mais en planches, afin que les fers ne glissent pas. L'harnachement était pendu à un gros crochet de bois contre une paroi de planches. Roger Favre l'empoignait et l'installait sur le cheval. Puis il reculait celui-ci dans la limonière du véhicule et l'attelait. Alors on grimpait sur le siège et fouette cocher, on se mettait en route pour la laiterie.

Ce pouvait être à l'automne, on entendait alors les fers du cheval ainsi que les roues à cercles du véhicule sur la route. Mais ce pouvait aussi être en hiver, dans ce cas ces bruits étaient atténués mais par contre on avait mis la grelottière au cou de la jument afin d'être mieux repérés sur la route éclairée à minima, car à cette l'époque de l'année, à cinq heures la nuit tombait déjà.

A la laiterie, notre conducteur chargeait les fardeaux derrière le siège, et à nouveau en route, on partait pour la gare du Pont. C'était vraiment formidable ce voyage dans l'air frais du soir, pour le conducteur une casquette norvégienne sur la tête, pour son petit accompagnateur un bonnet tiré sur les oreilles qu'il avait délicates. Il y avait un côté éminemment poétique en cette équipée. On allait ainsi au petit trop jusqu'au terme du voyage, car la Bichette, qui restait à l'écurie toute la journée, avait besoin de se défouler. Là-bas, à l'entrepôt de la gare du Pont, on déchargeait nos fardeaux et puis aussitôt on prenait le chemin du retour dans les mêmes conditions pour rentrer à la maison, remiser le véhicule dans son emplacement ordinaire et faire retrouver à la jument son box qui était dans l'écurie.

Le petit garçon avait donc pris contact avec cette ambiance très particulière dès son plus jeune âge. Ces équipées un peu magique à la gare du Pont resteraient

gravées à jamais dans ses souvenirs. On était en plein dans le monde du vacherin, produit dont par ailleurs et en plus, on mangeait tous les soirs au souper.

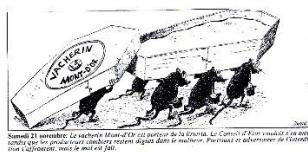
Les années passent. Le petit garçon se mue en un adolescent de treize ans. On le met à l'ouvrage. D'une part tous les mercredis après-midi pour laver les fonds. Et d'autre part le dimanche matin pour soigner les vacherins en cave avec ses deux frères aînés. Pour le lavage des fonds, il procède à la laiterie dans un gros bassin de métal si rouillé qu'il va s'effondrer d'un jour à l'autre. Il en revoit la vétusté confondante, avec encore cette couleur foncée, presque noire et les traces de quelques restes d'anti-rouille sur une matière qui s'écaille. Le dimanche matin il faut se lever à 8 heures et rester au fond des caves jusqu'à près de midi. On n'a pas le choix. On manque par ainsi les cultes à l'église. Et cela jusqu'en 1964.

1967 et 1968, ce seront deux années où il sera l'employé de son père dans ce même commerce d'affinage.

Cinq ans plus tard, en 1973, le voilà devenu affineur aux côtés de son frère. Il le restera pendant 15 ans, soit jusqu'en l'année 1987.

Année fatidique. La listériose a envahi le petit monde en somme discret du vacherin qui se trouve tout soudain propulsé dans le monde impitoyable des médias, avec à la clé une célébrité qu'il n'a jamais connue. On parle du vacherin dans le monde entier ! Les médias débarquent aux Charbonnières. La RAI doue s'arrête à leur domicile !

La situation du vacherin ne sera plus jamais la même. Ici les affineurs incapables de s'adapter perdront pied et quelque soit l'importance de leur commerce. Il est quant à lui dans la charrette des éliminés, non pas tellement par incapacité de suivre avec succès une restructuration, mais bien plutôt par le désir de quitter un monde trop compliqué et trop difficile qui n'est plus à sa convenance. Il décroche, il quitte, il ne verra plus le vacherin que sous son aspect historique. D'où aujourd'hui encore, cette nouvelle rubrique consacrée au produit et ces précisions qui découlent de son désir sans doute un peu vain d'avoir tout compris du vacherin dès ses origines à la grande rupture de 1987.





Quand il était encore au boulot !



Aux Charbonnières, Rémy Rochat doit encore vider sa cave avant d'être réduit au chômage technique. cr-Jean-François Luy

Explication aux journalistes ce qu'il va advenir du produit. Sa totale destruction ! Et pour lui derniers jours d'activité en un métier en apparence un peu folklorique, en réalité difficile et compliqué.

